

Title	Quelques <<pastiches>> de Pierre Loti par Marcel Proust
Sub Title	マルセル・プルーストによる幾つかのピエール・ロチの「パステイシュ」
Author	山本, 武男(Yamamoto, Takeo)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2015
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. 人文科学 (The Hiyoshi review of the humanities). No.30 (2015.) ,p.119- 126
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10065043-20150630-0119

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the Keio Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Quelques « pastiches » de Pierre Loti par Marcel Proust

Takeo Yamamoto

En ce qui concerne la genèse d'*À la Recherche du temps perdu*, Antoine Compagnon doute d'un témoignage de Marcel Proust : l'écrivain dit que le début et la fin de la *Recherche* ont été écrits presque en même temps. Mais, dans la préface du *Côté de chez Swann*, un volume de la collection Folio chez Gallimard, Compagnon écrit ceci :

Que voulait dire Proust, était-il sincère, quand il répétait que « Combray » et *Le Temps retrouvé* avaient été écrits ensemble ? « Le dernier chapitre du dernier volume, disait-il, a été écrit tout de suite après le premier chapitre du premier volume. Tout l' "entre-deux" a été écrit ensuite⁽¹⁾. » Or, le début que nous connaissons a coexisté pendant longtemps avec une fin que nous ne connaissons pas et qui n'a pas été écrite, celle du *Sainte-Beuve*, la « Conversation avec Maman »⁽²⁾.

En examinant les brouillons de la *Recherche*, Compagnon ne trouve pas de preuve du témoignage de Proust. Dans la même préface, Compagnon suppose également

(1) Lettre de 1919 à Paul Souday, *Correspondance générale de Marcel Proust*, Plon, 1932, t. III, p.72.

(2) Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, Gallimard, coll. Folio, 1988, p. XXIV (Préface d'Antoine Compagnon).

ceci : « Est-ce une affabulation destinée à faire croire que la composition du roman, souvent contestée par la critique, avait été préméditée depuis l'origine ⁽³⁾? » Alors, Proust a-t-il vraiment menti ? Pour mieux réfléchir à cette question, abordons *La Troisième jeunesse de madame Prune*.

Le capitaine de frégate Julien Viaud, dit Pierre Loti, séjourne au Japon d'abord en 1885, puis entre 1900 et 1901. La première visite enfante *Madame Chrysanthème* (1887) et *Japonerie d'automne* (1889), la seconde *La Troisième jeunesse de madame Prune* (1905). Ce roman-ci est la suite de *Madame Chrysanthème*. Après 15 ans d'absence, le héros narrateur revient à la maison à Nagasaki, où il avait habité avec « Kikou-San⁽⁴⁾ », madame Chrysanthème, et dont la propriétaire est madame Prune. Dans ce roman, il fréquente plusieurs Japonaises, surtout deux *mousmés* : mademoiselle Pluie-d'Avril *geisha* et la *mousmé* Inamoto, fille d'un bonze. *Madame Chrysanthème* représente un été au Japon avec sa femme provisoire, qui lui cause enfin une déception, alors que le protagoniste est le plus souvent sous le charme des Japonaises dans *La Troisième jeunesse de madame Prune*. Or, le début de ce roman est remarquable, concernant la genèse de la *Recherche*.

Ce roman, exotique et paisible, s'ouvre par une scène de mer agitée :

L'horreur d'une nuit d'hiver, par coup de vent et tourmente de neige, au large, sans abri, sur la mer échevelée, en plein remuement noir. [...]

[...] on est là, au milieu, sans recours possible, livré à tout, de minute en minute plongeant dans des gouffres, plus obscurs que la nuit, qui sont en mouvement eux aussi comme les montagnes, qui sont en fuite affolée, et qui chaque fois menacent de se refermer sur vous.

(3) Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, Gallimard, coll. Folio, 1988, p. XXV (Préface d'Antoine Compagnon).

(4) Pierre Loti, *Madame Chrysanthème*, Flammarion, coll. GF, 1990, p. 127.

[...] Mais, cette nuit, comme on éprouve bien l'instinctive inquiétude et le vertige d'être dans une maison qui ne tient pas, qui n'a pas de base... [...] Et en dessous, oh ! en dessous, vous guettent les abîmes sans fond, où l'on se sent déjà plonger à moitié entre chaque crête de lame, et où la grande plongée définitive serait si effroyablement facile et rapide⁽⁵⁾!...

Cette scène fait contraste avec le début de *Madame Chrysanthème* : le héros et son camarade Yves s'entretiennent de leur vie au Japon à venir sur la passerelle de leur bâtiment de guerre qui s'avance sur la mer d'été calme dans la nuit étoilée. En revanche, dans le premier chapitre de *La Troisième jeunesse de madame Prune*, daté du samedi 8 décembre 1900, leur navire de guerre monte et descend dans la mer d'hiver déchaînée. Le protagoniste narrateur assimile aux montagnes de grandes vagues qu'il regarde en haut, et il appelle ce qu'il regarde en bas depuis la hauteur des vagues « gouffres » ou « abîmes ». Dans cette situation, le héros « éprouve [...] le vertige. » Ces images effroyables et vertigineuses font penser à la fin du *Temps retrouvé*.

Le protagoniste proustien « je » décide, malgré sa maladie, de réaliser son œuvre écrite concernant le Temps. Pour saisir la réalité du passé, il est « obligé de descendre » profondément en lui-même. Il compare le présent à un « sommet vertigineux » d'où il regarde son intérieur. Voyons le passage suivant :

J'éprouvais un sentiment de fatigue et d'effroi à sentir que tout ce temps si long non seulement avait, sans une interruption, été vécu, pensé, sécrété par moi, qu'il était ma vie, qu'il était moi-même, mais encore que j'avais à toute minute à le maintenir attaché à moi, qu'il me supportait, moi, juché à son sommet vertigineux, que je ne pouvais me mouvoir sans le déplacer comme je

(5) Pierre Loti, *La Troisième jeunesse de madame Prune*, Proverbe, 1994, p. 11.

le pouvais avec lui. La date à laquelle j’entendais le bruit de la sonnette du jardin de Combray, si distant et pourtant intérieur, était un point de repère dans cette dimension énorme que je ne me savais pas avoir. J’avais le vertige de voir au-dessous de moi, en moi pourtant, comme si j’avais des lieues de hauteur, tant d’années.

[...] Je m’effrayais que les miennes⁽⁶⁾ fussent déjà si hautes sous mes pas, il ne me semblait pas que j’aurais encore la force de maintenir longtemps attaché à moi ce passé qui descendait déjà si loin. Aussi, si elle m’était laissée assez longtemps pour accomplir mon œuvre, ne manquerais-je pas d’abord d’y décrire les hommes, cela dût-il les faire ressembler à des êtres monstrueux, comme occupant une place si considérable, à côté de celle si restreinte qui leur est réservée dans l’espace, une place au contraire prolongée sans mesure puisqu’ils touchent simultanément, comme des géants plongés dans les années à des époques, vécues par eux si distantes, entre lesquelles tant de jours sont venus se placer – dans le Temps⁽⁷⁾.

Ce point de vue impressionnant ressemblerait-il à celui du héros narrateur sur la vague de *La Troisième jeunesse de madame Prune* ? La montagne des eaux de la mer devient le sommet du Temps accumulé, et les deux héros, juchés, ont le vertige. Par ailleurs, confrontons le vocabulaire de Loti avec celui de Proust. Celui-là utilise le verbe « plonger » et le nom « plongée », celui-ci l’adjectif « plongé ». Le protagoniste de Loti s’inquiète de plonger dans la mer, tandis que le héros proustien mentionne les hommes à décrire dans son œuvre, plongés dans le Temps. Somme toute, à cause de leur construction des images, les deux derniers paragraphes du *Temps retrouvé* évoquent les deuxième et troisième paragraphes du premier

(6) Mes « vivantes échasses ». Voir Marcel Proust, *À la Recherche du temps perdu*, Bibliothèque de la pléiade, t. IV, p. 625.

(7) *Ibid.*, p. 624–625.

chapitre de *La Troisième jeunesse de madame Prune*. « Les abîmes sans fond » dans la mer sont devenus « une place [...] prolongée sans mesure » dans le Temps.

En second lieu, il s'agit des deuxième et troisième paragraphes du chapitre XII de *La Troisième jeunesse de madame Prune*. Ce chapitre est daté du 1^{er} janvier 1901, c'est-à-dire le premier Jour de l'An du XX^e siècle. Après la tempête au large, le navire est arrivé à Nagasaki pour y être en rade. Quinze ans après, il est revenu au Japon. Le Japon a changé, mais il reste encore ce qu'il avait vu jadis aussi. Le paysage du port est devenu banalisé : c'est ce qu'on peut voir partout. Les mœurs américaines sont introduites : réclame, bars... Le héros narrateur retrouve le Japon, tout en s'apercevant du « Japon perdu ». Les premiers onze chapitres consistent à décrire le « Japon retrouvé ». Mais il découvre également ce qui ne change pas : des *bonsaïs* dans le jardin de madame Renoncule, mère de madame Chrysanthème. Enfin, *La Troisième jeunesse de madame Prune* est une sorte de *Temps retrouvé* de Loti. Alors, revenons au sujet. Au petit matin du premier Jour de l'An du XX^e siècle, le tapage que font les matelots dans le navire de guerre, dans l'obscurité avant le jour, réveille le protagoniste qui se dit ceci :

Où suis-je ? J'ai si souvent dans ma vie changé de place, qu'il m'arrive plus d'une fois de ne pas savoir, comme ça tout de suite, au sortir du sommeil... La lumière, que machinalement j'ai fait jaillir, la lumière électrique, me montre un étroit réduit tendu de peluche rouge, et rempli de camélias rouges ; de longues branches, presque des buissons de camélias, dans des vases de bronze. Et des déesses en robes d'or, au visage très doux, sont là assises près de moi, les yeux baissés, - comme dans les temples de la Ville Interdite, où elles habitèrent trois fois cent ans...

Ah ! oui... Ma chambre à bord du *Redoutable*... Je reviens de Chine, et je suis au Japon⁽⁸⁾...

Enfin, à cause de ses voyages, au réveil, le héros ne peut pas facilement savoir où il se trouve. Puis, il allume la lumière et l'intérieur de la chambre lui fait savoir où il est. Ces phrases évoquent, par ailleurs, quelques passages de « Combray », première partie du *Côté de chez Swann*.

Proust aussi décrit des réveils du héros. D'abord, l'écrivain signale que l'assoupissement fait parfois se perdre les gens, au réveil, dans le temps et dans l'espace. Mais le protagoniste de la *Recherche* connaît cette sorte d'expérience même en pleine nuit :

Mais il suffisait que, dans mon lit même, mon sommeil fût profond et défendît entièrement mon esprit ; alors celui-ci lâchait le plan du lieu où je m'étais endormi, et quand je m'éveillais au milieu de la nuit, comme j'ignorais où je me trouvais, je ne savais même pas au premier instant qui j'étais. [...]

[...] Mon corps, trop engourdi pour remuer, cherchait, d'après la forme de sa fatigue, à repérer la position de ses membres pour en induire la direction du mur, la place des meubles, pour reconstruire et pour nommer la demeure où il se trouvait⁽⁸⁾. [...]

Alors, le héros proustien et celui de Loti ont une expérience pareille, bien que celui-là ne sache même plus un instant qui il est. L'intérieur de leur chambre leur révèle leur situation. Mais l'expérience de chacun vient de différentes causes. Quant au héros de Loti, les voyages qu'il fait fréquemment l'engendre, tandis que, pour celui de Proust chétif, elle provient de sa vie où il se couche souvent, en jetant un regard sur son passé.

Proust décrit plus longuement l'expérience que Loti. À travers la mémoire de son corps, le héros proustien se souvient de chambres où il s'est couché : sa

(8) Pierre Loti, *La Troisième jeunesse de madame Prune*, Proverbe, 1994, p. 32.

(9) Marcel Proust, *À la Recherche du temps perdu*, Bibliothèque de la pléiade, t. I, p. 5-6.

chambre à Combray ; il change d'attitude dans son lit, il se rappelle d'autres chambres où il avait séjourné dans sa vie. Ensuite, encore une fois, l'écrivain souligne que le protagoniste reconnaît sa chambre actuelle à travers son intérieur :

Certes, j'étais bien éveillé maintenant, mon corps avait viré une dernière fois et le bon ange de la certitude avait tout arrêté autour de moi, m'avait couché sous mes couvertures, dans ma chambre, et avait mis approximativement à leur place dans l'obscurité ma commode, mon bureau, ma cheminée, la fenêtre sur la rue et les deux portes. Mais j'avais beau savoir que je n'étais pas dans les demeures dont l'ignorance du réveil m'avait en un instant sinon présenté l'image distincte, du moins fait croire la présence possible, le branle était donné à ma mémoire ; généralement je ne cherchais pas à me rendormir tout de suite ; je passais la plus grande partie de la nuit à me rappeler notre vie d'autrefois, à Combray chez ma grand-tante, à Balbec, à Paris, à Doncières, à Venise, ailleurs encore, à me rappeler les lieux, les personnes que j'y avais connues, ce que j'avais vu d'elles, ce qu'on m'en avait raconté⁽¹⁰⁾.

Ma « commode, mon bureau, ma cheminée, la fenêtre sur la rue et les deux portes » font savoir au héros proustien où il se trouve, ce qui rappelle de nouveau un passage de Loti évoqué ci-dessus.

Somme toute, Proust semble avoir lu *La Troisième jeunesse de madame Prune*, publié en 1905, dont les deux passages évoqués ci-dessus pourraient lui inspirer le début et la fin de la *Recherche*. Mais si vraiment oui, Proust fait-il ces deux « pastiches » délibérément ou involontairement ? Si ce sont des réminiscences, la genèse de la *Recherche* elle-même aussi concerne « les intermittences du cœur ». Pour terminer, répondons à Antoine Compagnon. Avec les confrontations ci-dessus,

(10) Marcel Proust, *À la Recherche du temps perdu*, Bibliothèque de la pléiade, t. I, p. 8–9.

on sera plus persuadé que le début et la fin de la *Recherche* ont été écrits successivement, comme le dit Marcel Proust.